

Nageneen

A la croisée des chemins menant de la Voie Vieille à la Châtaigneraie, vivait autrefois un fermier pansu à l'appétit vorace, tant pour le pâté de porc que pour la richesse. Il avait hérité de belles terres et d'une maisonnette au toit de chaume, de quoi faire le bonheur d'un honnête homme, mais celui-là voyez-vous, demeurait insatiable. Il voulait un domaine avec son nom gravé en lettres d'or, tout au bout d'un jardin à la façon de Mr Le Nôtre. Pour autant, il n'entendait point sacrifier de son patrimoine. A la place il guignait un marais, qu'il lui serait aisé d'acquérir et pour presque rien, car les gens s'en méfiaient. On y faisait de mauvaises rencontres disait-on... Ne resterait plus qu'à creuser des drains ici et là et la tourbière se changerait en terrain à bâtir. Pour une bouchée de pain l'affaire fut conclue, si content qu'était l'ancien propriétaire de se débarrasser de la parcelle et dès le lendemain, notre gaillard était venu border son territoire. A peine planté le premier piquet qu'un petit homme apparut, observant le travail les mains croisées dans le dos. Haut comme trois pommes, tout de rouge vêtu, il portait un chapeau enfoncé sur le front et des rouflaquettes enroulées autour des oreilles.

— Dis-moi brave homme, que trafiques-tu donc là ?, s'enquit-il tout de go.

— En quoi cela te regarde-t-il ? Répondit le fermier pas même surpris.

— Mon nom est Nageneen. Je suis le gardien du marais.

— Alors laisse-moi t'apprendre que tu ne l'es plus, car désormais c'est moi le propriétaire de ce lieu et je n'ai nul besoin de tes services.

Le petit homme pencha la tête de côté et plongea son regard dans celui du fermier, comme s'il cherchait à fouiller son âme.

— Sache impertinent, que ce marais n'est la propriété que de lui-même et que ni toi ni aucun papier n'y changera rien. J'ignore quelles sont tes intentions mais je dois te prévenir : chaque vie que tu arracheras au marais te sera réclamée.

A ces mots le fermier éclata d'un rire plus provocateur que sincère, désarçonné malgré lui par les paroles du lutin, qui disparut brusquement.

— Une vie pour une vie !

Et la voix résonna de mille échos.

Au printemps de l'année suivante, le fermier était tout à la fête : de ses douze arpents l'eau et ses habitants avaient été chassés, la tourbe grattée, les aulnes coupés pour garnir la charpente d'une bâtisse prétentieuse, ceinte d'arabesques buissonnantes. Les villageois s'étaient réunis autour d'un grand feu et l'on célébrait en ce soir d'été l'exploit achevé. Mais alors que l'on

apportait les rôtis, le ciel se mit à gonfler, enfler. L'un après l'autre les nuages crevèrent, déversant en un instant la pluie d'une saison. La rivière en contrebas se mit à gonfler, enfler, s'évada de son lit et commença d'engloutir la plaine, à la vitesse d'un cheval fou. Une poignée de villageois parvint à se réfugier au manoir, tandis que l'on abandonnait les vieillards aux eaux furieuses. Les portes barricadées, on se crut à l'abri mais l'eau montait toujours et il fallut grimper à l'étage. Atterré, notre compère songea à Nageneen. Pourtant que pouvait-il lui reprocher celui-là ? Sauf quelques oiseaux, grenouilles et autres crapauds il n'avait tué personne, que diable !

Le matin suivant le vent s'était levé, balayant les nuages, mais l'eau ne semblait plus vouloir partir.

— Patience, tout rentrera dans l'ordre bientôt, affirma le fermier aux villageois inquiets.

Et le vent se mit à gonfler, enfler, à présent qu'aucun arbre ne lui barrait plus la route, acheminant au gré de ses courants, une nuée de moustiques prompts à coloniser l'eau vierge. Au troisième jour, la fièvre s'abattit sur le manoir. Une femme mourut d'abord, puis son petit. Cette fois, c'en était trop !

— Nageneen !, hurla le fermier en colère.

Du tas de fagots se faufila une salamandre tachetée.

— Que me veux-tu impertinent fermier ?

— J'exige que tu nous libères de ta malédiction sur le champ !

— De quelle malédiction parles-tu ?

— « Une vie pour une vie », tu te rappelles ? Les villageois meurent à la pelle !

— Bien sûr mais le coupable c'est toi.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Le monde vois-tu, tourne à la façon d'une horloge délicate. Un simple grain de sable et l'édifice s'effondre.

— Je n'y comprends rien !

— La rivière qui autrefois épanchait ses crues dans la tourbe du marais n'a plus trouvé à cause de toi qu'étendue imperméable, plate à perte de vue, si bien qu'elle a couru, couru, emportant les plus faibles avec elle.

— Hum, grogna le fermier en se grattant la tête. Et même si ce que tu dis est vrai, cela n'explique pas cette maudite fièvre !

— Au contraire. Il faut à une étendue d'eau des années pour que la vie s'y équilibre. En écorchant la terre comme tu l'as fait, tu en as détruit les fondements. Lorsque les vents d'été sont arrivés, il ne subsistait plus aucune larve de libellule, têtard ou triton pour se repaître des moustiques.

Alors ils ont proliféré et transmis la fièvre qu'ils transportaient avec eux. Tout cela ne se serait pas produit sans ta fatuité.

— Et comment pouvais-je deviner tout cela ?, protesta le fermier toujours sur la défensive.

— On ne devine pas les choses, on observe et on procède avec mesure. De plus, je t'avais prévenu !

Accablé, le fermier se rendit à l'évidence.

— Mon Dieu qu'ai-je fait...

Il resta prostré une seconde puis reprenant ses esprits :

— Comment puis-je faire amende honorable ?

— Rebouche les drains, va quérir les sphaignes qui ressusciteront la tourbière et attends que la vie revienne.

Le fermier contrit s'exécuta. Pendant toute une année il creusa, greffa, planta, puis il attendit au bord de l'eau longtemps, très longtemps...

A l'emplacement où il s'installa poussa un aulne majestueux, celui que l'on peut encore apercevoir aujourd'hui se mirant dans l'onde. On raconte dans le pays de Redon, qu'un homme qui expiait une faute se serait enraciné là il y a longtemps, très longtemps...

5874 caractères (espaces compris)